RARE
DC
141
.F74
no. 148

LES POLITIQUES

DU

GALETAS.

Rare
DC
141
.F74
no. 148

LES POLITIQUES
DU
GALETAS.

1788.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/lespolitiquesdug

LES POLITIQUES DU GALETAS.

DANS un de ces réduits enfumés, où la penſée reçoit de plus près les influences du ciel, réſide une de ces ſublimes intelligences, qui ſe croyent faites pour gouverner les villes & les royaumes. Le local n'eſt pas trop commode pour y monter; l'eſcalier eſt un vrai caſſe-cou; on arrive par une corde dans une grande piece, dont les meubles ont ſervi jadis aux convulſions de St. Médard; plus récemment, un diſciple de Meſmer y avoit placé ſon baquet; une tireuſe de cartes venoit d'en ſortir; enfin, elle étoit occupée par un politique qui eſt le bureau d'adreſſe de ſes confreres. Cet homme connu dans les anti-chambres de tous les Miniſtres, a fait plus de cent fois le voyage de Verſailles, dans les voitures de la cour ou à pied, pour pré-

ſenter de beaux projets au gouvernement. La grande affaire dont il s'occupe dans ce moment-ci, c'eſt la formation des Etats-Généraux. Preſque tous ceux qui écrivent ſur cette matiere, gentils-hommes, roturiers, abbés, (& le nombre n'en eſt pas petit.) ſont en relation avec lui, à cauſe de la haute opinion qu'on a de ſa ſuffiſance. Ces meſſieurs ont pris de l'humeur de ce que le gouvernement avoit aſſemblé les notables, pour une choſe qu'ils auroient parfaitement réglée à eux ſeuls. Ils ont cru que l'autorité empiétoit ſur leurs droits, & ils s'en conſolent de leurs mieux, en faiſant pleuvoir brochures ſur brochures.

Comme je ſuis curieux de toutes le raretés de la capitale, & qu'il n'y a ſociété qui ne m'intéreſſe, depuis l'académie françaiſe, juſqu'à la derniere loge de francs-mâçons, j'ai voulu connoître celle de nos politiques raſſemblés de tous les lieux qui dominent le plus ſur nos têtes. On doit leur tenir compte de deſcendre de ſi haut, pour ſavoir un peu ce qui ce paſſe dans la rue; c'eſt ainſi que j'appelle nos petits intérêts nationaux, comparés aux ſublimes ſpéculations auxquelles on ſe livre ſouvent près des toits. Ces meſſieurs, faits pour obſerver, & étant plus à portée que d'autres, de nous

donner de bons mémoires du ciel, ont auſſi un grand avantage, quand ils daignent ſe rabaiſſer aux choſes communes. Nous leur avons dans ce moment-ci, l'obligation de quantités de pieces curieuſes, qu'il importe de recueillir, pour l'inſtruction de la poſtérité la plus reculée.

Je mourois d'envie de me trouver au milieu d'eux; mais n'ayant aucun titre pour cela, il m'a fallut donner ma *brochure*. Car c'eſt une loi fondamentale de cette ſociété, de n'admettre que des membres qui ont fait imprimer *ſur les Etats-Généraux*. Cette condition me parut d'abord un peu dure, par la crainte que j'avois de n'être pas lu, ou de ne pas trouver de libraire. Par un ſingulier bonheur, j'obtins l'un & l'autre, & me voilà initié parmi les *Politiques du Galetas*.

Le jour que je fus préſenté, l'aſſemblée étoit nombreuſe; mais mon embarras ne fut pas peu conſidérable, de ne connoître perſonne dans les viſages dont j'étois environné. Le hazard voulut qu'au bout d'un quart-d'heure, un de mes amis entra; je courus me placer auprès de lui, & nous nous fîmes part mutuellement de nos réflexions.

J'étois nouveau-venu, & par conſéquent,

l'objet des attentions du maître de la maiſon, qui me dit d'un grand air de gravité : Monſieur, ouvrez bien tous vos yeux pour ne rien perdre de ce que vous allez voir. C'eſt ici que ſe raſſemblent les plus grands génies de la nation ; vous voyez comme je ſuis logé : c'eſt un peu haut, & pas trop gai ; mais la plupart de mes confreres, ne ſont pas mieux que moi ; c'eſt une des grandes injuſtices du gouvernement, qui ſera réparée, nous l'eſpérons, aux prochains Etats-Généraux. Nous avons déjà chargé l'un d'entre nous, de rédiger le cahier de nos doléances.

Ce début me parut plaiſant, vu le ſérieux du perſonnage, & je fis un grand effort ſur moi-même, pour m'empêcher de lui rire au nez. Mais comme il eſt dangereux de ſe permettre de ces gaiétés-là, en face de la nation iraſcible des auteurs, je renforçai mon ſérieux, & affectai même cette contenance triſte, que la poſition de celui qui parloit, ſembloit exiger.

Il y avoit au milieu de la ſalle où nous étions raſſemblés, une longue table, toute couverte de brochures, où les mots d'*Etats-Généraux*, en lettres majuſcules, ſautoient aux yeux, de toutes parts. La feuille bleue ou

blanche de chacune étoit retrouſſée, afin qu'on pût voir les titres plus commodément. Il n'y en avoit pas un ſeul qui ſe reſſemblât; c'étoit ſur quoi l'imagination des auteurs avoit le plus travaillé. Je diſois en moi-même : qu'il ſeroit avantageux que le même uſage eût lieu dans la ſociété, pour ne confondre, ni les rangs, ni les perſonnes.

Un homme qui étoit là, m'ayant regardé fixement, montra une ſorte d'inquiétude dont je m'apperçus; j'étois pour lui un viſage nouveau; le maître de la maiſon, pour le tirer de peine, lui fis ſigne de la main & des yeux, que j'étois de la grand'bande; alors le viſage inquiet ſe dérida, & notre homme prit la parole avec un air de confiance, qui charma toute l'aſſemblée.

Meſſieurs, dit-il, les choſes vont le mieux du monde. Nous ſommes enfin arrivés au tems où la légéreté françaiſe va ſe fixer. Par-tout, il n'eſt queſtion que des Etats-Généraux; nos plumes ne tariſſent point ſur cette matiere. Nous avons fait tomber les romans anglais, les voyages traduits de l'anglais, les poëſies fugitives des allemands, & nous touchons même à l'époque heureuſe où l'on ne fera plus que bailler au théâtre. Les libraires ne peuvent

plus ſuffire à nous vendre, ni les amateurs à nous lire. Nous ſeuls occupons tous les imprimeurs. Que de belles choſes nous avons devinées, par une eſpece d'inſpiration, & ſans nous donner la peine de les étudier! Vive le génie! il ſupplée à tout : on nous demande des faits, nous répondons par des réſultats.

Des faits, dit un autre qui avoit écouté la fin impatiemment : eh parbleu, on ne voit que cela dans la plupart de nos écrits; pluſieurs d'entre nous, (je vous en demande pardon, meſſieurs,) ſe tuent à nous répéter des extraits de procès verbaux, en ſtyle verbeux, pour être mieux entendus de la multitude, & ce qui rend la choſe piquante, ils y joignent des obſervations de leur crû. C'eſt donc à tort qu'on nous reproche d'être économes ſur les faits. Il n'eſt pas bien difficile d'en ramaſſer; tout eſt connu aujourd'hui grace à nos infatigables travaux. Les porte-feuilles ſont pleins, & ſi les libraires ne ſont pas contens, je ne ſais qu'y faire. Les faits & les réflexions ſe débondent avec une rapidité, qui ne laiſſe pas le tems de reſpirer. Aſſurément, il faut ſe lever de grand matin, & ſe coucher bien tard, pour lire les brochures qui chargent tous les jours les comptoirs.

Un petit homme, qui attendoit ſon tour de parler, interrompit bruſquement, & dit, que les affaires n'alloient pas ſi bien que l'autre le prétendoit ; que les plaintes & les doléances des libraires rouloient préciſément ſur le trop grand nombre d'*Etats-Généraux*, & ſur l'engorgement que cela mettoit dans leurs boutiques ; que les uns faiſoient tort aux autres, & qu'il ſeroit à propos d'établir une eſpece de police dans la compagnie *des Etats*, afin que chacun écrivît & imprimât à ſon tour.

Cette obſervation fut appuyée par le récit d'une petite aventure que le voiſin de celui-ci raconta lui être arrivée la veille. J'avois porté, dit-il, mon ouvrage tout chaud de la forge, chez madame la marquiſe ***, qui eſt une excellente patriote. Le lendemain, je fus chez elle dès le matin, pour ſavoir ce qu'elle en penſoit. Elle venoit de quitter ſa toilette, pour un moment ; je trouvai la femme-de-chambre occupée à eſſayer un fer à toupet, ſur un papier imprimé. Bon Dieu ! m'écriai-je, ſi c'étoit un feuillet de ma brochure ! Mon preſſentiment n'étoit que trop vrai : la marquiſe rentre, je jette hauts cris ; elle m'en demande la raiſon ; j'arrache des mains de la femme-de-chambre, & du milieu du fer fatal,

la feuille à moitié brûlée ; liſez & voyez, lui dis-je, tout rouge de honte ; elle me répond d'un grand ſang-froid ; moi, je ne lis point ces choſes-là. Toute cette politique, de la maniere dont on la traite, me feroit périr d'ennui. J'ai tenté de vous lire, & vous m'êtes tombé des mains. Cela peut être fort bon, mais cela n'eſt pas amuſant : du reſte, tranquilliſez-vous, j'en ai fait autant à vingt autres de vos confreres.

Là-deſſus, quelqu'un dit que c'étoit une conſpiration de la nobleſſe contre le tiers-état trop bien traité dans les ouvrages du moment. Je diſois en moi-même : eſt-ce qu'en attaquant les prérogatives de la nobleſſe, on veut encore lui faire acheter le privilége de l'ennuyer ! Mais je n'eus garde de mettre cette penſée-là au jour. Elle m'auroit valu, probablement, dès l'inſtant même, une excluſion peu agréable.

Un gentil-homme qui étoit préſent, (il s'en trouvoit pluſieurs dans la compagnie, qui avoient donné ſur les Etats-Généraux,) prit fait & cauſe pour ſon ordre, & ſoutint que meſſieurs du tiers pouvoient bien avoir le droit de les faire payer, mais non pas de les obliger à acheter leurs brochures, lorſqu'il y avoit aſſez de ſujets de s'ennuyer ſans cela.

La querelle alloit s'échauffer entre le noble & le roturier, ſi l'hôte du galetas ne leur eût impoſé ſilence; le calme étant revenu, on paſſa à d'autres objets.

Le premier fut d'examiner la valeur reſpective des ouvrages mis ſur le bureau. Chacun ſoutenoit, comme de raiſon, que le ſien étoit meilleur. L'un ſe prévaloit d'avoir dit de groſſes injures au gouvernement; l'autre, d'avoir gliſſé dans ſon œuvre, des perſonnalités outrageantes; celui-ci alléguoit la ſingularité de ſon titre; celui-là citoit le nombre d'exemplaires qui étoient déjà vendus. Les uns ſe félicitoient d'avoir fait imprimer clandeſtinement, & d'avoir gardé un parfait *incognito;* les autres d'avoir bataillé avec le cenſeur, pour ſe faire paſſer des hardieſſes de choſes, plutôt que du ſtyle; enfin, c'étoit à qui mieux mieux. Comme tout le monde parloit à la fois, on autoit eu beſoin d'un huiſſier pour faire ſilence; je riois en moi-même ou dans l'oreille de mon ami. On eût cru que ces meſſieurs écrivoient encore, tant ils avoient de peine à s'entendre.

Le ſecond objet qui ſe préſentoit naturellement, étoit de ſavoir leſquels des auteurs ſuſdits avoient plus de droit à la conſidération de la compagnie. Il y avoit là des gens qui

ſoutenoient avec chaleur le parti des brochures *qui n'ont point de nom.* Ils prétendoient, contre l'expérience de tous les jours, que la modeſtie étoit un titre de recommandation pour les grands hommes. Dites plutôt, interrompit quelqu'un, que c'eſt une ſource de déſagrémens. J'étois l'autre jour, chez mon libraire; il s'aviſa de propoſer mon ouvrage; auſſi-tôt pluſieurs perſonnes qui ne ſavoient pas qu'il étoit de moi, le traiterent de déteſtable. Mon libraire un peu embarraſſé (je l'étois encore plus que lui) vouloit faire tomber la converſation ſur autre choſe; il tiroit par la manche celui des dénigrans le plus acharné, en me déſignant des yeux. Moi, je lui lançois des regards furieux, aimant mieux être déchiré *incognito*, que d'être poignardé par le ſilence qui auroit ſuivi le déchaînement général, ſi on m'avoit enfin connu.

Monſieur a raiſon, dit il à un autre. Il faut que je vous conte une malice bien noire que m'a faite une petite femme de ma connoiſſance. Elle ſavoit de quelqu'un (nous autres auteurs nous ne gardons jamais bien un ſecret) que j'avois fait auſſi mes deux ou trois feuilles ſur les Etats-Généraux. Elle traita cent fois devant moi, l'auteur de ſot, d'impertinent,

d'ennuyeux mortel. Si je m'étois nommé à la tête de mon ouvrage, j'en aurois été quitte à meilleur marché : les bienſéances de la ſociété lui auroient impoſé ſilence.

On ne ſait comment faire, dit un troiſième: ſi on ſe nomme, on riſque de ſe déshonorer dans l'eſprit de bien des gens ; ſi on ne ſe nomme pas, perſonne ne vous lit, à moins que vous n'ayez de ces grands talens qui ne ſont pas donnés à tous ceux qui ſe mêlent de politique. Mais qu'eſt-ce que cela fait au mérite de l'ouvrage, ajouta un quatrième ? Il eſt bon ou il eſt mauvais ; la témérité ou la poltronnerie de l'auteur n'intéreſſent en rien le public ; il faudra voir les libraires.

A merveille ! s'écria un de la compagnie dont l'édition étoit épuiſée. C'eſt aux libraires à décider la queſtion. Je ne me ſuis pas nommé, & j'ai déja tout vendu.

Cette gaſconnade fit baiſſer les yeux à une douzaine d'auteurs dont les balots étoient empilés aux coins de la ſalle, & qui attendoient, mais en vain, des demandes de la province. Tout de ſuite, le maître de la maiſon envoya un des membres pour courir chez les différens libraires, & les prier de ſe rendre ſans faute, le plutôt poſſible, dans le galetas.

En attendant on procéda à l'inventaire des brochures dont les échantillons étoient étalés sur la table. Toutes étoient d'auteurs inconnus ou qui avoient eu la modestie de ne se nommer qu'à leurs connoissances & à leurs amis. Voici les titres de quelques-unes.

— Essai sur la maniere de composer & de convoquer les Etats-Généraux.

Celui-ci en essayant de faire un ouvrage passable n'a eu que le mérite fort ordinaire d'en faire un mauvais. Il veut composer & convoquer les Etats-Généraux sur les assemblées provinciales qui n'ont point d'existence légale. Il fixe la quotité des vingtiemes qu'on doit payer pour être élu. Ne voilà-t il pas un excellent législateur ?

— Recherches & réflexions nouvelles sur la convocation & la composition des Etats Généraux.

L'auteur-critique l'arrêt du conseil d'état, & prétend que les formes des états ont toujours été les mêmes. Si cela n'étoit pas faux en cent manieres, on pourroit croire aux recherches & aux réflexions nouvelles de l'auteur déja vieux chez les marchands de nouveautés.

— Dissertation sur le droit de convoquer les Etats-Généraux, tirée des capitulaires, des ordonnances

ordonnances du royaume, & des autres mémoires de l'hiſtoire de France.

Nous pouvons aſſurer que l'auteur n'a lu ni les capitulaires, ni les ordonnances, ni les mémoires. Il connoît mieux les auteurs anglois que les monumens nationaux. Il ne s'attendoit pas apparemment que quelqu'un s'aviſeroit de lire l'ouvrage, pour le comparer au titre.

— Vues d'un citoyen ſur le moyen de connoître promptement par le vœu de la nation, les formes & la compoſition à donner aux Etats-Généraux.

On pardonne aux écrivains politiques de ne pas ſavoir la langue, & de l'eſtropier dans leurs titres. Mais on leur voudroit des vues moins courtes, & quand ils ſe font des difficultés, qu'ils en donnaſſent à-peu-près la ſolution. Celui-ci, en parlant des élections, voudroit un député ſur ſix mille électeurs. Si le roi approuve ce projet, nous aurons un armée au lieu d'une aſſemblée d'états.

Je ne veux pas ſuivre pieces par pieces, cet inventaire qui ſeroit au moins auſſi long que celui de la bibliotheque de dom Quichotte. Tous les auteurs étoient préſens, & chacun portant la main ſur ſa brochure, diſoit : *ceci eſt à moi.* Les yeux pétilloient de gloriole à plu-

ſieurs qui ſe voyoient auteurs, grace aux Etats-Généraux. Il ne s'agiſſoit plus que de faire ſenſation dans le public, ce qui étoit un peu difficile, vu la multitude de réputations nouvelles auxquelles il falloit travailler. D'ailleurs, l'incognito eſt un aſſez méchant parti pour la rénommée.

Comme on s'agitoit en différens ſens, & que chacun propoſoit ſon expédient, voici M. de L. . . . qui entre. Eh bien, meſſieurs, vous parliez d'auteurs qui ſe cachent ſous le maſque. Voici un brave qui ſe montre dans l'arêne, le viſage à découvert & avec toutes ſes qualités. Il eſt avocat, & qui plus eſt, membre de nombre d'académies. Sa noble ambition ne s'eſt pas bornée à quelques feuilles. Il n'eſt pas non plus auſſi volumineux que la collection de Buiſſon. Son libraire, qui ſe connoît en mérite, a mis ſous les yeux du public, en l'annonçant, la table des chapitres en un carton ſéparé, afin de donner aux connoiſſeurs, un avant-goût des grandes conceptions de M. de L. . . . Il eſt vrai qu'il y a tant de chapitres ſur la nobleſſe, & ſi peu ſur le tiers-état, que l'on croiroit qu'il ne veut être lû que par des gentilshommes. N'importe ; M. de L. . . . , académicien & avocat ſera mis à part. Il mérite bien qu'on

le distingue ; au cas qu'on voulût le confondre avec un tas d'auteurs obscurs qui ne sont ni avocats, ni de plusieurs académies.

A peine finissoit-on M. de L. . . . , que la porte s'ébranla pour donner passage à M. de La *. Il en étoit à la seconde édition de son *mémoire sur la prochaine tenue des Etats-Généraux, & sur les objets qui doivent y etre mis en délibération.* Ce petit prophète a donc deviné les objets qui seront mis en délibération aux Etats-Généraux, s'écrierent plusieurs ! nous le félicitons bien sincerement de son don de prophétie, & de la vente de sa premiere édition.

M. de la Cré ** ne se fit point attendre. Fier de ses succès récens, il entra avec confiance, tenant à la main son petit mémoire très-métaphysique & très-embrouillé. Il l'avoit écrit en style d'academie, & il sembloit demander au moins l'*accessit* pour cette piece nouvelle. Les *bravos* de l'assemblée annoncerent à la ronde un des virtuoses les plus distingués de la compagnie.

L'auteur des observations sur l'arrêt du conseil du 5 octobre, qui vint à sa suite, quoique premier en date pour son apparition dans les affaires d'état, soutint que sa piece d'observa-

tions étoit un chef-d'œuvre d'éloquence, de preuves & de raiſon. Il y avoit bien là quelques incrédules qui ſecouoient la tête, en riant ſous cappe. Cela n'empêcha point qu'on ne le mît au rang des illuſtres qui n'avoient pas eu le courage de ſe nommer.

Après avoir rendu hommage au mérite public, on revint au mérite modeſte des inconnus. *Le ſonge d'un bon citoyen françois, ſuivi de la lettre à un anglois*, réveilla un moment l'attention. Mais elle ſe rallentit dès les premieres pages, au point que ſi l'auteur eut continué, tout le monde alloit s'endormir, ce qui auroit pû produire une belle ſuite de ſonges, comme un baillement en compagnie, engendre vingt baillemens. Par bonheur pour l'aſſemblée, le ſongeur s'apperçut de l'effet qu'il opéroit; il s'arrêta tout court, & l'on ne penſa plus ni au ſonge, ni à la lettre à un anglois.

Le ſongeur ayant quitté la partie, un homme vêtu de noir préſenta *ſes détails authentiques, relatifs à la tenue des Etats-Généraux, en 1614, tirés du mercure françois, & de l'intrigue du Colinet.* On fut d'abord ſéduit par la difficulté incroyable que l'auteur avoit eue de découvrir des ſources auſſi peu connues. On lui fut

gré d'avoir déterré ces monumens précieux de notre ancienne conſtitution ; on loua beaucoup le préambule qui accompagnoit le titre de la brochure modeſtement qualifiée de *tableau*. On trouva ſeulement que les couleurs étoient un peu ternes pour un ſujet de cet importance.

On étoit preſſé de tout voir, & à meſure que les auteurs préſens manquoient, on parcouroit les productions des abſens, étendues ſur la table. On fut frappé du titre de celle-ci : *coup-d'œil rapide ou notice hiſtorique*. Un bel eſprit qui étoit-là, trouva *que coup-d'œil rapide* & notice hiſtorique ne rimoient gueres enſemble. Allez toujours, dit un autre ; vous vétillez ſur un rien. Comment diable voulez-vous qu'on faſſe ? Les titres s'uſent à force de les employer, comme les caracteres d'imprimerie, à force de s'en ſervir. Cette ſaillie fit rire les aſſiſtans, & on abandonna le coup-d'œil rapide.

Je ne ſais pas, obſerva quelqu'un, ce que veut dire un de nos meſſieurs dont le titre eſt conçu ainſi : *des Etats-Généraux, de leurs formes, & de la cauſe de leur convocation*. La cauſe de leur convocation ! Eh, morbleu, la bonté du prince, les beſoins de l'état, l'ordre à remettre dans la nation. Qui pourroit nombrer toutes les cauſes, & calculer tous les effets

M. Levrier, auteur du mémoire ſur les formes qui doivent précéder & accompagner la convocation des Etats-Généraux, auroit rèçu un compliment mérité, s'il eût été préſent. Il fut décidé que la meilleure tête de l'aſſemblée (ici pluſieurs s'excuſerent) lui écriroit une lettre de remercîmens pour avoir mieux traité la queſtion que bien des auteurs de la capitale.

Il n'en fut pas de même de l'ouvrage intitulé *vues générales ſur notre conſtitution, & ſur nos aſſemblées nationales.* Quoi ! Toujours des vues qu'on donne pour générales & qui ne ſont que vagues ! Parce que les vues ont réuſſi à Buffon, le moindre barbouilleur de papier ſe croira auſſi des vues ! Allons, que juſtice ſoit faite, & qu'on le mette au rebut.

On voyoit lettres ſur lettres ſe précipiter ſur le bureau, tant la foule étoit grande pour apporter ſes productions. L'un écrivoit à un plébeïen, comme s'il eût été tribun de Rome ; l'autre à la nation françoiſe, bien aſſuré de n'avoir jamais de réponſe.

Mais le plus joli étoit l'*écho de l'Eliſeé* qui avoit calculé les ſyllabes de ſon titre pour le faire agréer des dames. C'étoient quelques morts célebres qui diſoient des choſes de l'autre monde ſur les Etats-Généraux de la nation

& des provinces. On voyoit bien au titre ſeul que ces pauvres morts n'y étoient plus : car ils n'auroient point parlé des Etats-Généraux des provinces qui n'en ont que de particuliers.

La maniere équitable & juſte de convoquer & d'aſſembler les Etats-Généraux, décéloit encore un auteur qui mettoit la charrue devant les bœufs, en faiſant empiéter *l'équitable* ſur le *juſte*. Le fond de l'ouvrage prouvoit la prétention injuſte de l'écrivain qui vouloit que la nation ſe réglât d'après ſes idées.

Je faiſois toutes ces réflexions, à part, moi, tandis que le bruyant inventaire continuoit. Mais à travers les faux jugemens de la cohue, les préventions de l'ignorance & de l'intérêt, il échappoit de tems en tems à ces meſſieurs de bonnes vérités qui me faiſoient juger que les auteurs aſſemblés valoient en général, mieux que leurs écrits : dans ceux-ci, ils cachent ſouvent leur penſée, ils ſoutiennent le pour & le contre, l'ouent à tort & à travers ; mais quand leur amour-propre eſt irrité par la préſence de l'ennemi, ils ne ſe pardonnent rien, & la vérité briſe les liens qui la retenoient captive dans leur cœur.

Tandis qu'on étoit à faire main baſſe ſur les défauts, & à s'invectiver mutuellement, les

libraires mandés arrivent : ils apportoient de triſtes nouvelles, les brochures ne ſe vendoient point ; pluſieurs revendiquoient leurs frais d'impreſſion ; le public, quelque échauffé qu'il fût ſur les affaires préſentes, ne vouloit rien lire, quoiqu'on lui fît peur de ſon indifférence ſur les intérêts de l'état. Les femmes qui donnent toujours le ton en France, trouvoient tous ces livres d'un ennui inſupportable, & auroient deſiré qu'une brochure ſur les Etats-Généraux fût écrites du ſtyle de *Galathée* ou d'*Eſtelle*. Il falloit donc reprendre tous les exemplaires de ces nouveautés d'un genre nouveau, & donner une tournure plus agréable aux écrits du jour, ſi l'on vouloit être lu. Il y avoit là des gens ſages qui étoient bien de cet avis ; mais ils penſoient auſſi à la difficulté de trouver dans ſa tête des reſſources que depuis longtems, on ne cherche que dans les livres.

On annonça une comteſſe qui ſe mêle auſſi d'écrire ſur ces choſes-là. Il ſe fit un grand ſilence dans l'aſſemblée, & on la conſulta ſur les plaintes des libraires ; elle trouva qu'ils avoient raiſon ; que meſſieurs les auteurs ſembloient s'être donnés le mot, pour leur faire perdre leurs pratiques, en excédant la bonne compagnie par leurs écrits ennuyeux. Elle regrettoit

grettoit tout bonnement le ſiecle des allégories d'Alain-Chartier, de Villon, & du roman de la Roſe. Il y avoit au moins quelque eſprit là-dedans, diſoit-elle, avec cette liberté décente, qui ſied au beau ſexe : au lieu que (paſſez-moi le terme) vous ne vous amuſez plus qu'à compiler des bouquins. Voulez-vous amener les françois au bonheur par l'ennui ? Vous n'y réuſſirez pas. Il faut les égayer ſur les choſes les plus importantes. On ſe regarda, on battit des mains, & l'on convint que madame en ſavoit plus par le ſimple bon ſens, que ces meſſieurs n'en avoient appris dans leurs gros volumes poudreux.

Il falloit ſe tirer d'embarras avec les libraires ; ce qui n'étoit pas trop aiſé. Chacun les prenoit en particulier, pour les appaiſer ſur les pertes qu'ils faiſoient, ou les gains qu'ils ne faiſoient pas. Ils objectoient que la fureur d'écrire ſur les Etats-Généraux, alloit les ruiner, ſi on ne ſe dépêchoit de les aſſembler & de les tenir ; que toutes les autres branches de leur commerce étoient en ſouffrance, & qu'ils alloient comploter entre eux, de ne plus recevoir de ces maudites brochures.

Pendant ce conflit d'intérêt, (choſe merveilleuſe) je me crus tranſporté un moment au

tems où les bêtes parloient ; j'entendis près du coin où j'étois assis, des rats cachés dans des balles de brochures, qui se félicitoient entre eux de l'excellence curée qu'on alloit leur abandonner. Ils se partageoient déjà le butin, & c'étoit une chose plaisante, de leur entendre nommer les auteurs, comme s'ils les avoient connus & fréquentés toute leur vie. Je ne sai si je rêvois, ou si réellement ces petites bêtes tenoient la conversation que je leur prête ; tout ce que je puis dire, c'est que le résultat n'en étoit point favorable à la brillante littérature *des Etats-Généraux*.

Cependant, les auteurs disputoient encore avec les libraires, lorsque l'un d'entre eux s'offrit à les concilier. J'ai souvent remarqué, dit-il, que les livres qui restent dans les magasins, quand on les vend en détail, ont un débit prodigieux, lorsqu'on les met en collection. Cédez-moi vos droits, messieurs les auteurs, & vous, mes confreres, les libraires. C'est une politesse que je vous fais, & dont nous nous dispensons quelquefois. Vous avez là de quoi faire au moins cinquante volumes ; je m'en charge ; cela fera suite à la collection des mémoires sur l'histoire de France, & à la bibliothéque des dames. Pour allécher le pu-

blic, nous offrions d'imprimer à la tête de chaque volume, les noms séparés des souscripteurs & des souscriptrices. Quelle petite maîtresse ne sera glorieuse de voir son nom & ses qualités moulées au revers du titre d'une collection de cette importance ? Croyez-moi, cela réussira ; je m'y connois ; j'ai de bons croupiers qui feront l'éloge de l'entreprise, dans tous les journaux ; ils en sont les maîtres, & ils font vendre la drogue. Vous ne demanderez pas trop cher de votre reste ; & je vendrai la réimpression de mon mieux.

Mais dit un libraire qui écoutoit ce discours, en ricannant ; ne craignez-vous pas l'auteur de la *petite lettre*, qui ne paroît pas être fort porté pour les collections ? L'homme aux collections demanda alors ce que l'autre vouloit dire, avec sa petite lettre ; le libraire en tira un exemplaire de sa poche, & sur le titre, l'entrepreneur des Etats-Généraux lui dit ; je vous remercie bien ; je renonce à mon projet, vous êtes de mes amis, & je m'en souviendrai dans l'occasion.

En même-temps on frappe aux portes de la salle, avec grand bruit ; c'étoient deux épiciers de la halle qui arrivoient. Un plaisant de la société, (il s'en glisse toujours quelqu'un dans

les compagnies les plus reſpectables) leur avoit dit, qu'il y avoit là beaucoup de vieux papiers à vendre. Les épiciers intimidés de paroître devant une ſi auguſte aſſemblée, ne faiſoient que balbutier. On les preſſa de s'expliquer ; ils dirent comme quoi on les avoit envoyés là, mais qu'aſſurément, on leur avoit donné une fauſſe adreſſe. Point du tout, s'écria l'hôte de la maiſon, à qui les libraires faiſoient ſigne de les appuyer; je ne veux point que ma ſalle ſoit plus long-temps embarraſſée de ces écritures. Il eſt douloureux, j'en conviens, de faire de tels ſacrifices; mais à quoi la néceſſité ne force-t-elle point? Il ne tient qu'à vous, meſſieurs, que dans quinze jours, il n'y en ait encore autant. Allons, dit-il, en s'adreſſant aux épiciers, *faites vos propoſitions.* Elles furent acceptées ; une douzaine de *forts de la halle*, qu'ils avoient amenés, entrerent avec leurs crochets, on emporta le tout, & l'aſſemblée ſe diſſipa.

P. S. *La Compagnie s'eſt ajournée, dit-on, à quinzaine. Nous pourrons rendre compte de cette ſéance.*

3143004165 21649